

Ad Patres

par Thierry Hentsch et
Catherine Mavrikakis

L'idée d'échanger sur le père nous est venue lors de certaines conversations que nous avons eues sur la psychanalyse et l'amitié. La question du père a émergé comme un lieu de correspondance amicale où dire quelque chose de vrai semblait possible.

Lettre un

Tous mes rêves auraient commencé le jour où tu m'as fait comprendre que je voulais être le père de l'enfant que j'attends. Qu'être la mère m'était presque impossible. C'est dangereux les mères, dis-je souvent. Les pères, cela ne devrait guère être plus rassurant, mais bon, cela n'étouffe pas de la même manière. C'est comme cela que je raisonne : ce n'est pas souvent là, un père.

Tu m'as parlé de ma place de père dans ma famille. En effet, je faisais la loi sur tous et surtout sur mon père, cet homme faible qui était aussi un tyran. Cet homme absent qui a passé sa vie à tromper sa femme et qui a toujours été dans la séduction la plus grande avec sa fille, moi. Mon père dont le père a commis l'inceste avec sa propre fille et avec toutes ses petites-filles, sauf moi, bien sûr... Mon père que je devais tenir à distance, que je devais engueuler sans cesse, afin qu'il se tienne un peu debout, qu'il devienne un homme droit. Et là, dans l'éducation de mon père, tu ne sauras jamais combien j'ai échoué... Mon père que je repoussais continuellement, à qui j'apprenais l'interdit d'inceste et que je tenais fermement hors de mon monde, ne sa-

chant pas que comme cela, c'était toute la famille grecque incestueuse que je contrôlais, détruisais, mais que je portais aussi à bout de bras.

J'ai fait le père toute mon enfance. Je dormais avec ma mère. C'était normal, j'étais le père solide, le bon père, l'héritière de celui que j'avais construit comme un être de responsabilité. Son nom m'appartenait. Je le portais avec fierté quand plus personne n'arrivait à le prononcer. Lui, mon père ne corrigeait jamais les gens sur ce nom. Il les laissait le déformer, faire n'importe quoi. Là-dessus, comme sur le reste, j'étais ferme. Je corrigais, j'éduquais, j'expliquais. Je voulais rendre les gens moins ignares... Je suis un si bon père. Mais je fus plus que l'héritière de mon père. Pour lui, je fus sa mère, dans le grand chambardement des générations : Catherine Mavrikakis. C'est comme cela que ma grand-mère s'appelait. Ce sont les mots qui sont gravés sur sa tombe, quelque part à Alger. Dois-je te dire que c'est mon père qui a choisi mon prénom...

Alors, j'ai tant fait le père pendant de nombreuses années, j'ai tant fait la loi sur toute la folie familiale que je ne sais même pas ce que c'est être ou devenir mère. Je fais le père. C'est plus simple. Comme on fait l'autruche.

Et c'est souvent ce que l'on attend de moi, que je fasse le père. Que je me fâche, que je lègue, que je dise non, que je sois dans la fondation.

Mon père a fait mille tentatives de suicide devant mes yeux d'adolescente haineuse et malade. Médicaments, grandes scènes théâtrales où il s'enfermait avec un sabre dans la salle de bains. Pleurs. Je tambourinais sur la porte, menaçais de tout défoncer. J'appelais la police. Tu vois, quand je n'arrivais plus à faire le père, j'invoquais les pères-sévères de l'État. Nous allions à

l'hôpital. Là, on lavait l'estomac de mon père, on nous rassurait. Jusqu'à la prochaine visite. Il promettait d'en finir, avec je ne sais plus quoi, la vie assurément ou encore avec les comédies de grand guignol qu'il nous réservait. Il mentait, bien sûr. Cela nous le savions, lui et moi.

Nous nous battions souvent. Il était plus fort que moi, mais je le détestais tant que j'avais tous les courages. Je rêvais de sa mort. Je l'appelais de toutes mes forces. Délivrez-moi de ce père, que je puisse devenir ce qu'il n'a pas été. Qu'on en finisse avec lui. Que cela se termine, la parodie paternelle.

De toute cette période, j'ai gardé des souvenirs horribles. Ma dureté toute masculine et le sabre suicidaire qui trône sur un mur dans mon appartement.

Mais là où j'ai été sa fille et rien que sa fille, c'est dans mes envies de suicide, dans mon désir d'en finir. Tout comme lui, je n'en finis pas. Je suis moins théâtrale, c'est tout. Mais j'ai hérité de lui toute son incapacité à vivre ou à mourir.

Ne deviens pas un père sévère qui veut...

Lettre deux

Je ne me rappelais pas clairement avoir contribué à la découverte que tu voulais être le père de ton enfant, mais je vois maintenant l'incroyable force en toi de cette place. Cette place du père, que pour ma part je crois avoir eu tant de peine à prendre. À te lire, j'ai l'impression d'avoir vécu le rapport au père à l'inverse du tien. Mon père occupait si pleinement sa position de père qu'elle a dû me paraître à jamais imprenable. Mauvaise excuse, qui ne justifie rien. L'abandon (même relatif) de mon fils n'est pas quelque chose dont je veuille me dédouaner. Non, je cherche à com-

prendre. Les mères sont dangereuses, dis-tu. Un danger qui m'est longtemps resté incompris. Enfant, c'est mon père que je craignais. Sa loi était sans appel, et nous lui étions tous soumis. Que cette loi me protégeait d'une menace autrement plus puissante, je n'en avais alors pas la moindre idée. Je lui en voulais au contraire de sa rigidité, particulièrement de la dureté qu'il manifestait si souvent envers ma mère. Et plus tard j'en suis arrivé à la détester, elle, de s'être laissée mettre en situation de victime. Je réalise à l'instant la charge sexuelle de cette expression. Les rapports sexuels entre mes parents sont pour moi restés jusqu'à ce jour inimaginables. Comme si j'étais incapable d'admettre mon origine. Mes parents avaient parfois de sinistres disputes, dont ma mère sortait toujours atrocement amère et mon père blanc de rage. Je refusais d'être le produit de cette mésentente. Je les aimais pourtant tous les deux, jamais rassasié de leur présence protectrice. Dès la sortie de l'enfance, mon amour pour ma mère s'est tari. Elle-même s'est complètement dévaluée à mes yeux, et ses attentions maternelles me sont devenues insupportables. De ce moment date aussi pour mon père un amour grandissant que je n'ai jamais dit. C'était évidemment injuste, ma mère est une femme remarquable. Elle n'était pas la victime que je croyais en dépit de toutes les couleuvres qu'elle a avalées. Redoutable au contraire. Mon père utilisait sa position sociale pour se protéger, je crois, de la force vive de ma mère, infiniment plus grande que la sienne. Mon père était un rocher, et ma mère les flots qui le battent. Le roc ne peut rien contre la houle. Et mon père se durcissait vainement. Il ne voulait pas que ma mère eût un travail (en dehors de la maison, s'entend), qu'elle eût un monde à elle, un revenu à elle. C'était sa manière à lui, assez puérile, de la dominer. Un immense aveu de faiblesse, quand j'y pense,

de la part de cet homme que je voyais toujours si fort. Tu parles, toi, du père solide que tu pensais devoir être, parce que les faiblesses du tien t'ont brutalement frappées du plus loin que tu te souviennes. Celles qu'avait le mien ne me sont apparues que tardivement, avec l'adolescence, au moment où la conscience de sa vulnérabilité me permettait enfin de me rapprocher secrètement de lui. Je t'ai raconté les circonstances précises où le silence réprobateur de mon père, tranchant avec l'ironie mesquine des autres membres de la famille, a fait de lui un indéfectible allié. Jamais il n'en a été question entre nous. J'avais plutôt avec lui de piètres engueulades politiques que je croyais essentielles. Son conservatisme inconséquent (lui qui se voulait libéral ne supportait pas les conséquences du libéralisme auquel il croyait adhérer) m'horripilait. Nos interminables disputes étaient probablement la pauvre manière que nous trouvions à nous aimer. Mais nous nous entendions depuis longtemps sur les petites choses, les clous, les vis, les bouts de bois, objets phalliques miniatures, au fond. Il m'expliquait longuement ses installations électriques, qu'un inspecteur des Services industriels, jour d'humiliation inoubliable, l'avait obligé à défaire. Lorsque je pense à ces moments où mon père était simplement lui-même, sans souci d'assurer la moindre posture, me vient l'envie de pleurer. Si j'avais cru, comme toi, qu'il était possible d'éduquer mon père (lui qui devant mes maigres récoltes scolaires me menaçait d'apprentissage), je l'aurais fait menuisier, peut-être mécanicien. Mais, comme tu sais, les familles sont injustes et les parents inéducables.

Lettre trois

Je pense que cet échange avec toi sur le père depuis les quelques mois où je me trouve enceinte a été en partie motivé par le fait que tu as « abandonné » ou à demi abandonné (« relativement », comme tu dis) ton fils.

En fait, je veux entendre dans tes mots quelque chose d'une paternité présente-absente. Tu es proche de ton fils, et en même temps, tu as vécu longtemps loin de lui, le voyant peu. J'avais et je crois avoir encore besoin de la parole d'un père qui sait qu'il a du mal à assumer sa place. Pourquoi? Je ne sais pas trop. Mon père a toujours fui sa paternité, mais tu vois, lui, il ne l'avouerait jamais. En fait, avec toi, je voulais parler à un père, mais un père un peu différent. Un père peut-être idéal. Et cela te fera sourire... Tu vois, j'en ai toujours voulu à mon père d'être resté avec ma mère, alors qu'il était malheureux. Un jour qu'il était en Grèce en voyage d'affaires (ces termes me font rire), il nous a appelés pour nous annoncer qu'il ne reviendrait jamais, qu'il partait, qu'il allait aux îles Fidji. J'étais si heureuse d'avoir enfin un père qui m'abandonne pour faire sa vie. Je voulais qu'il échappe à sa médiocrité, à ses folies suicidaires. Je voulais un père modèle qui me donnerait à moi la force de partir un jour, n'importe où. Je voulais un père qui sache vivre pleinement sa vie. Au bout d'une semaine, après ce coup de téléphone, mon père était revenu la queue entre les jambes.

J'ai toujours pensé qu'on a le droit d'abandonner ses enfants. Pas de les fuir... Je crois que l'on a le droit de partir, de bouger, mais pas parce qu'on est pris à la gorge dans la structure familiale que l'on s'est construite. On a le droit à sa folie. Je n'ai jamais voulu d'enfant, de peur de les abandonner ou plutôt de les fuir, peut-être comme mon père l'a fait. Maintenant, tu sais, je n'ai plus peur de cela. J'ai compris que quoi que

je fasse, j'abandonnerai toujours ma fille. Que je ne peux être que cet abandon-là. Mais que cet abandon lui donnera, j'espère, le courage de vivre.

Je ne serai pas un bon parent. Et c'est tant mieux.

Dans les sacrifices de ma mère, il y a le sacrifice de tout espoir pour ses enfants. Et cela, c'est peut-être le plus terrible. Ce renoncement.

Peut-être est-ce ce que tu as ressenti avec ta mère : « Mon père est un rocher et ma mère les flots qui le battent ». Bien sûr, on ne peut rien contre la houle, mais je suis totalement dégoûtée par cet acharnement des femmes à se lancer contre le roc. La vie est grande, l'océan vaste.

Peut-être faut-il laisser le roc s'effriter tout seul dans l'immensité du monde? Renoncer pour de vrai. Mais pas à soi.

J'essaie de me penser mère, tu sais que j'essaie fort. Mais, vraiment être mère, cela ne me semble pas évident. Je ne veux pas être à cette place-là. Je suis encore pas mal enceinte, tu vois, et la mère idéale pour moi c'est celle qui est capable d'expulsion. De soumettre l'enfant à la vie, de le jeter dans le monde, pour le meilleur et pour le pire.

Je voudrais être une mère qui abandonne, et qui s'abandonne. Une mère dans le don, y compris celui parfois de l'horreur.

J'ai rêvé l'autre nuit que je ne me souvenais plus qui était le père de l'enfant que je porte. Je passais en revue deux ou trois hommes dont je savais pertinemment l'incapacité à être père. Et puis, je suis tombée sur un ancien ami, dont la femme est actuellement enceinte et qui a adopté la fille de sa femme sur mes conseils. Oui, c'était lui, le père. Celui à qui j'avais conseillé

d'adopter une enfant qui n'était pas biologiquement la sienne, mais qu'il élèverait. Drôle de rêve où je choisis-sais pour père de l'enfant celui à qui j'ai conseillé d'être père. De ce rêve, je retiens qu'en fait je cherche le père, et que tout en montrant que la place est vide et que donc je ne l'occupe pas (je ne suis pas le père, puisque je le cherche), je continue à être le père en conseillant, ordonnant à un homme d'assumer cette place.

Je bouge à peine, à pas de tortue. Mais cela se déplace quand même : les plaques tectoniques de ma paternité.

Lettre quatre

Te savoir si près d'accoucher touche la fibre du père. Tu as raison d'entendre en moi la présence-absence du désir de paternité. J'avoue que je voudrais être un peu père de l'enfant qui t'arrive. Précisément parce que ce n'est pas le mien. Comme s'il n'y avait pas de risque à me sentir père de l'enfant d'un autre. Comme si l'abandon de mon fils exigeait aussi réparation, compensation. Être le père de l'enfant des autres m'a toujours paru plus facile (et c'est d'ailleurs concrètement ce que j'ai fait). Tu parles de fuite. Souvent, j'ai eu envie de tout quitter ici pour aller rejoindre mon fils de l'autre côté de l'Atlantique. L'inverse d'une fuite vers les îles Fidji. Une sorte de retour fuyard, si tu veux. Et, chaque fois, ce qui me retenait, c'était la conviction que je ne pouvais lui faire ce coup là, à lui mon fils. Lui qui pourtant ne cessait de me réclamer. Même s'il me réclamait, je ne devais pas sacrifier ma vie à son désir de sécurité. Le père souffreteux qu'il aurait alors récupéré ne lui aurait rien valu. Je serais devenu l'appendice lamentable de mon fils et finalement un poids pour lui. Un jour, tu sais, mon fils (il était déjà adulte) m'a traité de lâche de l'avoir abandonné. C'était sa manière à lui

de dire que je l'avais lâché. Il ne voyait pas que ç'aurait été une lâcheté bien plus grande encore de me précipiter vers lui et de faire de sa proximité physique ma principale raison d'être. Cette deuxième lâcheté, en tout cas, n'aurait rien racheté de la première (s'il faut garder ce terme). Ceux qui verraient là une tentative d'excuse ne comprennent rien à ce que j'essaie de dire. Mais toi, de ce que tu dis sur ton propre père, je sais que tu m'entends. Toi qui conseilles à un ancien ami d'adopter une fille qui n'est pas la sienne. L'idée que les enfants appartiennent à leurs géniteurs est une idée terrible, étouffante, destructrice. Cette appropriation n'en finit pas de faire des ravages. Elle fait peur, et cette peur est épouvantablement contagieuse. Quand je t'écrivais l'autre jour que mon désir de sécurité, enfant, était insatiable, je parlais en fait de cette peur-là. Cette peur (la peur de perdre mes parents, mère de toutes les autres peurs) ne m'a jamais lâché et jusqu'à ce jour je dois faire des efforts constants pour m'en libérer. Revenir au pays natal, là où était mon fils, ç'aurait été m'enlever toute force pour m'arracher de cette peur. En te disant cela, je me rends compte plus nettement que je n'ai pas quitté mon pays d'origine à cause de mon pays, comme je l'ai longtemps cru, mais pour me donner des armes, une distance, contre ma lâcheté. Tu ne seras pas un bon parent : ta manière à toi de dire que, quoi qu'on fasse, on ne peut pas l'être. Alors autant le savoir tout de suite, et agir en conséquence. Mais l'abandon dont tu parles n'est pas tant l'abandon de ta fille que l'abandon de toute attente la concernant. Ce que tu abandonnes, c'est tout espoir de te trouver en elle une raison de vivre. Et renoncer à cette raison est probablement la meilleure manière (ou la moins mauvaise, selon ton humeur) de vivre avec elle.

Lettre cinq

Je pense à la blessure de ton fils, de ne pas t'avoir eu là, près de lui. Je pense à la blessure de mon frère d'avoir eu ce père qui est resté avec nous, toujours dans la fuite. Je pense à ces blessures des fils, à ma blessure aussi. Moi, la frère de mes frères.

Un jour, j'ai appris que mon père s'occupait beaucoup de la fille d'une de ses maîtresses. J'étais contente pour lui qu'il ait enfin une fille comme il l'entendait. Une vraie fille, œdipienne, à laquelle il puisse faire des cadeaux de fille et montrer qu'il était un bon père. Avec moi, il ne pouvait jouer au père. Et tu sais, je crois de plus en plus que c'est de ma faute. Je n'ai jamais été sa fille, ou plutôt j'ai toujours refusé de l'être. Être la fille de son père me paraissait d'une facilité déconcertante. À l'école, c'était la même chose, j'aurais pu être la fille de je-ne-sais-combien de pères-sévères ou de maîtres-indulgents. J'aurais pu être cela. Du moins, d'un point de vue fantasmatique. Cela m'était possible. Mais je m'y refusais. Me refusais à cette séduction de la loi. Et par là, peut-être, je me mettais dans une séduction encore plus grande.

J'ai, à cause de mes parents, une aversion totale pour le couple hétérosexuel. Je dois dire que souvent cette alliance me donne envie de vomir. Et bien sûr, je suis le produit de cela. C'est de ce dégoût que je suis née. C'est cru ce que je te dis. Mais à toi, je peux bien le dire. Par delà les orientations sexuelles, je sais que tu comprends. Ce que tu dis sur la relation qu'ont eue tes parents me permet de te dire ce sentiment d'abjection en ce qui concerne les miens. Et je ne parle pas de l'acte sexuel qui pourrait peut-être me réconcilier avec eux. Je veux dire que j'espère qu'il y avait au moins un peu de plaisir entre eux. Je parle de leur résignation à vivre ensemble, de leur haine mutuelle, des places

qu'ils se sont donné, de la victimisation de ma mère, de son narcissisme fait de fétiches et de cadeaux du mari, je pense à la fausse virilité de mon père, toute faite de cruauté. J'ai toujours pensé qu'il y avait un contrat de médiocrité qui se passait entre deux êtres du sexe opposé. D'où la place de l'homosexualité dans ma vie. Pour échapper au père et à la mère. Je veux dire aux places œdipiennes. Tu vois, je ne crois pas qu'il faille naître orphelin ou systématiquement nier ses parents. Mais je crois totalement à une nécessité de traverser l'Œdipe ou même de penser le monde hors de cela, mais bien sûr pas dans le refoulement ou la dénégation. Je n'ai aucune prétention là-dessus. Je ne me vois pas hors de l'Œdipe, peut-être au contraire que je m'y tiens au plus près, que je me cogne la tête dessus. Je ne sais pas.

Pour ma fille, que veux-tu, je ne peux m'empêcher d'espérer qu'elle et moi vivrons en meute, et non en famille. Je sais que c'est très naïf. J'ai peut-être trop lu Deleuze et Guattari, ou pas assez pour en voir les dangers.

Je sais aussi qu'il lui faudra sûrement un bon Œdipe, une maman ou deux ou trois, un papa, ou plusieurs, des choses comme cela. Pour bien être dans le monde. Pour être comme tout le monde, mais je veux aussi autre chose pour elle. Quelque chose qui m'a été refusé. La possibilité d'être autre chose que son inclusion dans une généalogie. La possibilité de dépasser son nom. Je veux la meute, l'animalité, le hurlement avec les loups, pour ma petite Savannah Lou.

Lettre six

Tu termines ta dernière lettre sur le nom de ta fille, et le nom que tu lui donnes la met (nominalement) hors de toute généalogie, ou plutôt dans la fiction d'une gé-

néalogie animale. Le loup, la meute. Mais nous sommes des animaux œdipiens. Je le dis en riant, parce que c'est vrai en un sens beaucoup plus terrifiant que ne le dit l'Œdipe freudien. Nous sommes des animaux qui croyons savoir qui nous sommes. Des animaux à qui on fait croire dès les premiers jours qu'ils savent qui ils sont, d'où ils viennent. Mais d'avoir été détrompé sur son origine, Oedipe se crève les yeux. Lui qui aurait dû tout réussir, qui a failli tout réussir d'avoir justement échappé à sa lignée, d'avoir eu des parents adoptifs, lui, choyé du royaume qu'il quitte, roi et maître du royaume qu'il croit gagner, s'y fait rattraper par la malédiction de la famille. Là est la tragédie.

Je te dis cela à mon corps défendant, parce que je refuse l'inéluctabilité de cette malédiction. Je me dis que si Œdipe avait su avoir été adopté, il ne serait jamais allé à Delphes, consulter l'oracle qui le fourvoie. Tu me diras qu'il serait peut-être parti à la recherche de ses vrais géniteurs. Peut-être. Mais il n'aurait pas tué son père, pas par erreur. Il ne serait pas entré dans le lit de sa mère, pas à son insu. La curiosité envers ses faux parents, ses géniteurs doublement coupables de l'avoir engendré et de l'avoir livré aux bêtes sauvages (aux loups ?), cette curiosité ne l'aurait pas éloigné de ses vrais parents, ceux qui l'avaient adopté, et qu'il fuit de croire, injustement, qu'ils sont ses géniteurs. Tu vois, on peut lire Œdipe autrement, à rebours : la seule parenté qui vaille, finalement, c'est l'adoption. À condition qu'elle soit dite. On nous éduque dans la lignée, alors que la seule chose qui compte pour un enfant, pour l'animal œdipien que nous ne savons pas être, c'est d'être désiré. Mon père me répétait sans cesse que dans la famille on ne redouble pas une année scolaire, on ne rate pas un examen. C'était la tyrannie de la li-

gnée. Heureusement, il a trouvé des moyens détournés de me faire sentir qu'il m'aimait hors d'elle. Il aurait été très déçu que j'en déroge, mais il n'aurait pas cessé de m'aimer. À sa manière, il m'avait adopté. Peut-être que mon fils sait lui aussi que malgré ma désertion je n'ai jamais cessé de l'adopter. Sa blessure est même en partie dans ce savoir-là, je crois. Et toi, tu fais ce que ton père n'a pas fait. J'ai l'impression que tu es en train d'adopter ton petit loup.